

Carnet de route de Van der Lubbe*

Tenu à jour du 6/9/1931 au 24/10/1931

Leyde, dimanche 6 septembre 1931.

À partir de demain, lundi, le 7 septembre, ce carnet servira de rapport de mon voyage projeté, pour le décrire chaque jour.

M. v. d. Lubbe, Uiterstegracht 56, Leyde.

Remarque :

Par ailleurs, le carnet ne comprend pas grand'chose de neuf et ne veut être qu'un rapport des voyages. Quiconque sait ouvrir l'œil peut voir le monde entier sans quitter sa porte, a dit une fois un philosophe chinois. Là-dessus, je suis d'accord avec lui.

M. v. d. Lubbe

*
* *

7 sept. 1931.

Après avoir bouffé à (Uiterste) Gracht, je suis parti à 8 h 30. Bien que ce premier jour, je me sois senti quelque peu du cafard et de la solitude, j'ai bien avancé, et j'ai eu beaucoup de chance avec les camions, de sorte que je me trouve déjà en Allemagne. Je compte passer la nuit ici chez un paysan.

8 sept. 1931. Mardi, argent : 4 florins.

Contrairement à mon attente, j'ai pu atteindre Clèves, où j'ai passé la nuit dans une auberge de la jeunesse ouvrière. Je ne me suis couché qu'après une longue discussion sur le mouvement allemand et la question de savoir s'il se passera quelque chose cet hiver. La conclusion finale était que la plupart ne bougeront probablement pas, à moins qu'ils ne soient soutenus.

Cologne, 9 sept. 1931.

Aujourd'hui, je suis un peu de meilleure humeur, mais je pense toujours qu'une fois de retour en Hollande, je ne m'en irai plus. Ici, en Allemagne, les camions ne s'arrêtent pas si volontiers. Aussi doit-on guetter les camions arrêtés, ou se poster près des pompes à essence, des ponts ou des passages à niveau. Pourtant, j'ai fait un bon bout de chemin et atteint Cologne, où j'ai passé la nuit dans un grand asile. Je compte aller nager demain, si possible.

* Le texte qui suit est celui de l'édition originale française (in *Le Carnet de route d'un sans-patrie*, brochure du Comité International Van der Lubbe, Paris, janvier 1934, en consultation à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine [B.D.I.C.] de Nanterre, Archives Spartacus/René Lefevre, cote 40.610), à l'exception de quelques fautes d'orthographe et de trois erreurs de date, ici corrigées, et de la plupart des noms de lieux, pour lesquels nous avons rétabli la graphie la plus moderne (sauf Constantinople [Istanbul], Andrinople [Edirne] et Tiflis [Tbilissi]). En cas de toponyme douteux, c'est la graphie de l'original néerlandais que nous avons conservée, suivie entre crochets d'un point d'interrogation ou du nom correct le plus probable. Faite en son temps dans la plus grande urgence, dans l'espoir de pouvoir la publier avant l'exécution de Van der Lubbe, cette traduction est parfois un peu approximative, omet ici et là plusieurs phrases, et condense certains passages en quelques mots. Mais si la lettre de l'original n'est pas toujours respectée, l'esprit l'est sans aucun doute : Van der Lubbe écrivait un néerlandais peu orthodoxe dans la grammaire et la syntaxe comme dans l'orthographe, quoique non dénué de justesse et de beauté. Lui-même, comme on peut le lire dans ce *Carnet*, n'était pas satisfait de son style, et commentait dans une lettre à son ami Koos de Vink : « Tu dois aussi m'écrire ce que tu penses de mes gribouillis de voyage. N'oublie pas que c'est écrit à la hâte, la plupart du temps. » Pour une retraduction intégrale, hélas elle aussi quelquefois erronée, et souvent trop « littéraire », voir Marinus van der Lubbe, *Carnets de route de l'incendiaire du Reichstag*, éd. Verticales, Paris, 2003, p. 87-136. (*Note des Éditions Antisociales.*)

Jeudi, 10 sept. En route vers Coblenche.

Après avoir dû travailler pendant une heure et demie à Cologne, j'ai quitté la ville à 10 h. C'était la dernière ville dans la Ruhr et maintenant je vais en Rhénanie, à Bonn, Coblenche, etc. J'ai trouvé bientôt un grand camion qui m'a mené à Bonn, mais ensuite j'ai dû faire beaucoup de chemin à pied jusqu'ici. On trouve pas mal de pommes et de poires à manger en route par ici, car les arbres fruitiers se trouvent le long des chemins. J'ai trouvé un compagnon de route qui m'accompagne vers Coblenche. De plus, le deuxième jour, j'ai réussi à me faire donner une paire de godillots : ça tombe bien, car mes vieux souliers avaient perdu leurs semelles. Malgré tout, je n'avance guère et lorsque j'aurai atteint Coblenche, j'aurai fait 350 km. L'état de mes finances est passable et je possède à présent 2 florins et 0,50 mark.

Jeudi soir, 10 sept. Coblenche.

Un camion m'ayant chargé pour un parcours de 10 km, j'ai pu terminer mon étape. J'ai trouvé un barbier, qui m'a rasé gratuitement. J'ai eu plaisir à nager dans le Rhin, comme je quitte demain la Rhénanie et me rendrai à Francfort. Là se trouve la grande route de Vienne, où je compte arriver à la fin de cette semaine. J'espère de tout cœur atteindre Francfort demain. Entre-temps, j'ai perdu mon camarade nouveau-trouvé, car un camion me l'a pris. C'était un bon type de prolétaire. J'ai beaucoup appris de lui. Je veux mentionner encore que j'ai une nouvelle fois bien relu le P.I.C. (1) où j'ai trouvé beaucoup de vrai, plus et mieux que dans le précédent.

Vendredi, 11 sept. Rien.

Dimanche soir, le 13 sept. 1931. Munich.

J'ai négligé quelques jours mon journal, mais je vais le rattraper ici. C'est pourquoi je retourne au vendredi. En quittant Coblenche, j'ai fait 10 km dans la fausse direction avec une auto, de sorte que j'ai dû retourner à pied. Ça vient du fait que je n'ai pas de carte de l'Allemagne. Mais en compensation de cette déveine, j'ai eu du bonheur, le samedi 12 sept. Aussitôt quitté l'asile où j'avais dormi, je trouvai un motocycliste, qui m'a amené directement à Munich où je me trouve maintenant. Le samedi soir, nous avons dormi l'un et l'autre à Rothenburg, nous donnant rendez-vous le dimanche matin pour poursuivre notre course vers Munich. Ainsi, outre les 350 km déjà faits, j'ai accompli maintenant encore 650 km. Demain, j'irai vers la frontière autrichienne, et je compte mettre à la poste ici à Munich quelques cartes, à destination de la Hollande.

Comme je n'ai pas le temps d'écrire tous les détails des derniers jours, je mentionne seulement que ce motocycliste était hollandais et que j'ai noté son adresse dans mon journal. Ensuite, j'ai eu une discussion avec une paysanne, ce qui a renforcé en moi le désir de continuer à écrire. Les godillots qu'on m'a donnés s'usent assez vite et il me faudra bientôt en trouver d'autres. Ici à Munich, j'ai trouvé un jeune ouvrier qui m'a mené à un asile (pour les sans-abri) où j'ai bien bouffé. Je me suis couché le soir de bonne heure.

Une semaine de passée. Lundi, 14 sept. Zorneding.

Étant assis, à mon aise sur la route, l'idée me vient d'écrire quelques pages, d'autant qu'il ne me faut pas arriver à Zorneding avant 2 h. Là se trouve un cloître – comme il y en a tant le long de la route en Allemagne – où je compte avoir quelque chose à manger. C'est toujours auprès de telles institutions (infirmes, cloîtres, maisons des orphelins, etc.) qu'on tâche d'avoir de quoi manger. Le long du Rhin, j'y ai souvent trouvé de merveilleux restaurants à mon usage. Cette nuit à Munich, j'ai dormi dans un grand asile. On s'étonne parfois de la bonne qualité de la nourriture et [de] la netteté des dortoirs là-bas. Après avoir pris un bain, on met du linge blanc, qu'il faut rendre le lendemain. On est alors parfaitement frais, nettoyé et nourri en partant, car on vous donne avant le départ un morceau de pain et du café. Mais ce n'est pas partout qu'on trouve cela. Bien des gens sont arrêtés dans ces asiles et renvoyés par la police, quand leurs papiers ne sont

(1) Le P.I.C. est un bulletin d'étude et de propagande ronéographié édité par le « Groupe des Communistes Internationaux » (antiparlementaristes) de Hollande. (*Note de l'édition originale.*)

pas en règle. Mais comme j'ai un passeport, on me traite ici tout comme les autres Allemands. Or, d'ici un jour, je serai à Salzbourg (Autriche), ça changera sans doute et alors je devrai avoir soin de dormir toujours chez les paysans ou dans des auberges de la jeunesse. Car si on se présente là dans les asiles officiels, on est tout simplement renvoyé à son pays maternel. Il me faut faire encore 100 km en Allemagne, donc je compte passer la nuit ici. Également, je n'irai pas à Vienne, car ce serait un trop grand détour. Et maintenant que je sais comme les choses sont dans ces pays, Autriche, Serbie, Yougoslavie, etc., j'ai l'intention de les traverser bien vite. Ce matin, à Munich, j'ai encore mis à la boîte une carte pour Wim van Erkel. Je n'ai pas expédié davantage, car il me faut économiser un peu pour avoir de l'argent en passant la frontière, sans cela on n'est pas admis. J'écrirai plus longuement à mes amis, de Hollande, lorsque je serai à Constantinople, d'où j'envverrai également des cartes. Ce matin, j'ai eu la bonne chance de me faire donner une paire de godasses dans une boutique de cigares, et cela vient fort à propos. De Munich, je dirai seulement que c'est une grande ville, connue pour sa fabrication de la bière. Ensuite, les bagarres de la révolution ont été des plus furieuses ici et on me racontait que les ouvriers y ont fait jouer les canons. Étant donné qu'il est presque midi et que je n'ai plus rien à dire, je me mets en route.

Lundi soir, le 14 sept. 1931.

Je deviens gourmand et paresseux, car après avoir mangé chez les sœurs, je n'ai pas fait une grande étape, ayant appris que dans le prochain village on fait de la bonne cuisine et qu'on y dort très bien.

Or, il faut le dire, il en était ainsi. Du potage, des pommes de terre et ensuite un lit merveilleux. Aussi je me trouve bien à mon aise ici et je me suis mis à écrire après le repas. Je veux remarquer que jamais je n'ai mangé tant de pommes et de poires. J'ai fait ce jour 50 km, au total jusqu'ici 1 050 km. L'état de ma caisse est toujours inchangé et je compte que mon florin hollandais et mes deux marks me mèneront jusqu'à Constantinople.

Mardi, 15 sept. 1931.

Voici mon plan de voyage. Il me faut un mois ou du moins deux à trois semaines pour aller à Constantinople. Ensuite, deux à trois mois pour l'aller et le retour en Chine et je compte revenir en Hollande vers le mois de mai. Au cas où j'aurais des difficultés avec la police ou chose pareille, tout ce plan bien entendu fiche le camp.

Mercredi, 16 sept. 1931, Teisendorf.

Comme je vois qu'on peut toujours suivre la frontière allemande, je resterai en Allemagne jusqu'à jeudi. Je compte envoyer encore une lettre en Hollande. Dans le dernier village, j'ai eu la grande veine de tomber sur un type qui m'a refilé une bonne paire de souliers et un veston, et il m'a prié de lui envoyer une fois une carte postale, ce que je ne manquerai certainement pas de faire. Hier et avant-hier, j'ai fait 100 km, au total 1 150 km.

Lundi soir : deux semaines de passées.

Oh ! oh ! oh ! quelle déveine j'ai eue à Bad Reichenhall !! Parce que j'avais plus de 2 marks sur moi, on n'a pas voulu me donner un bon pour l'asile municipal et par suite j'ai dû dépenser 80 pfennigs. Mais maintenant, je sais, et la prochaine fois, lorsqu'on me demandera si j'ai de l'argent, je ne dirai pas plus de 50 pfennigs. J'ai écrit à K. Vink en Hollande et j'espère trouver une lettre à Klagenfurt.

Mardi, 3^e semaine : 9-5-f-14 (ça, c'est le numéro de ma nouvelle prison).

Mardi, 22 sept. 1931, Werfen.

Me voici en Autriche. Ç'aurait été trop de veine de passer toute l'Allemagne sans accident. J'ai dû faire mes 4 jours à Berchtesgaden, parce que j'avais demandé quelque chose à manger à un paysan à midi.

Eh bien, ils sont passés et j'ai eu du temps pour me reposer un peu et réfléchir. Je ne sais pas encore, si je poursuivrai mon voyage en Autriche ou bien si je m'en retournerai. Mais tout ce voyage ne me plaît pas trop. Je veux vite atteindre Klagenfurt, ce qui signifie 150 km, pour voir s'il y a là des lettres. Car je suis très curieux d'avoir des nouvelles. Là je verrai si je poursuivrai ma route ou si je retournerai sur mes pas. Après ma levée d'écrou hier à midi, j'ai fait 50 km, ce qui fait au total 1 200 km.

Mercredi, 23 sept. 1931 : Badgastein.

En allant vers le sud, j'avais cru échapper à la froidure, mais au lieu de cela, nous sommes ici en plein hiver. En Autriche, il neige presque autant qu'en Hollande à Noël. Aussi, j'ai choisi la plus mauvaise partie de l'Autriche. J'ai toujours à grimper et à passer des montagnes, où la neige est à la hauteur d'un pied. Également, c'est à peine si on voit ici une auto qui pourrait t'emmener. Ainsi, il me faut prendre ici, à Böckstein, le train de 8 heures comme c'est impossible de franchir la montagne avec cette neige, et le train traverse la montagne (par un tunnel) à raison de un schilling (30 cents hollandais), et il te mène à Holstein au-delà de la frontière. Je dois attendre la patache en question de 3 heures jusqu'à 8 heures. Et, à la nuit, il me faudra encore trouver un paysan pour dormir de l'autre côté, ce qui est bien tard. Pour le reste, tout va passablement ici en Autriche. Le paysan est bon, et on peut dormir presque partout. Cet après-midi à Bad Hogstein, j'ai encore trouvé un cloître où j'ai délicieusement bouffé. Du riz avec de la viande et du potage (le soir). À Malisut [Millstatt ?], j'ai encore trouvé un asile où l'on pouvait dormir sans être gêné par la police.

Klagenfurt, samedi 26 sept. 1931.

Tout en observant la route pour attraper un camion, je m'installe au bord de la route après Klagenfurt. Enfin, j'ai derrière moi les montagnes de l'Autriche, à une distance de quelques km de Klagenfurt. Là, j'ai d'abord trouvé une lettre pour moi et j'étais content d'apprendre de bonnes nouvelles de la Hollande et mes peines n'ont pas été en vain. Car, avec les bagnoles, rien à faire jusqu'à Klagenfurt, à part le dernier bout de chemin de Villach à Klagenfurt, 35 km, où j'ai pris un camion en marche. Les trois quarts du temps, les chauffeurs s'arrêtent, te disent de descendre et te font la grande gueule. Après avoir pris ma lettre, j'ai expédié une carte postale et trois cartes-vue à la Hollande. En outre, une carte pour ces gens à Fronstein [?]. Cela, je l'ai fait exprès d'ici, ce sera un peu meilleur marché qu'en Yougoslavie. Car je m'approche tout doucement de cette frontière. Je mentionne encore que j'ai passé toutes les dernières nuits chez des paysans, vu que les asiles municipaux ne t'admettent pas comme cela et sont réservés aux Autrichiens. Mais on dort très bien chez les paysans et la plupart te donnent encore quelque chose à manger et du café. Ainsi, le dernier paysan me racontait que tout près d'ici, à Villach in Broek [Brückl ?], les communistes ont fait du remue-ménage et que tous les gendarmes de son village étaient allés et qu'il aurait aimé que du coup, les communistes aient profité de l'occasion. Je cherche depuis quelques jours déjà à acheter un harmonica ; on voit beaucoup de jeunes gens en « Wanderschaft » qui en ont et c'est très beau. Je me suis lavé dans un petit ruisseau, où j'ai mis du linge, comme il était juste samedi. Les chaussettes et le caleçon m'ont été donnés par mon dernier paysan, à Spittal hier. J'espère les garder longtemps, pour éviter la nécessité d'en demander de nouveau. Dès maintenant, je veux tenir à jour mon livre chaque jour, car c'est très ennuyeux de devoir rattraper les jours omis. Au total, j'ai fait maintenant 1 300 km. J'ai encore acheté de la cire et une brosse et déduction faite des frais de cartes, etc., j'ai encore 1 mark et 5 schillings, monnaie autrichienne. Un schilling vaut environ 30 cents hollandais.

Koetenstein [?], Yougoslavie. Dimanche, 27 septembre 1931.

Après avoir terminé hier mon journal, j'ai pu attraper une belle voiture qui m'a amené durant 30 km de Klagenfurt à la frontière yougoslave. Pourtant, il faut faire bien attention ici car je ne veux pas m'écarter de la grande route qui traverse l'Europe centrale. Cette nuit, j'ai dormi chez un paysan dans une étable, mais je préfère dans une grange, car une étable pleine de vaches, ça fait chaud. En outre, ce gaillard ne m'a rien donné à bouffer. J'ai fait un grand détour pour

entrer en Yougoslavie, étant donné que les douaniers t'arrêtent sur la route. J'ai encore trouvé un camarade sur la route qui a également l'intention d'aller en Turquie ; mais je ne sais pas si je l'accompagnerai tout le long du chemin. Il est un peu fanfaron. Naturellement, nous le sommes tous un peu, mais pas dans la même mesure. Par exemple, il se réjouit tout le long du chemin du fait que les gens ne le comprennent pas et s'adresse intentionnellement à chacun. Cet après-midi, nous avons atteint le village de Koetenstein. C'est assez grand. Dans le village précédent, la police nous a arrêtés. Le cœur me battait, car nous n'avions pas une permission d'entrée de la douane, comme nous avons franchi la montagne. Mais nous eûmes de la chance et on nous laissa passer avec l'avis « de ne pas mendier », à quoi nous répondîmes de suite « naturellement pas ». Nous avons trouvé une bonne place où coucher chez un gros paysan. D'ici à Maribor, où nous devons arriver demain, il y a encore 67 km. Le garçon ici me disait que le chômage n'y était pas si grand qu'en Autriche et en Allemagne. Aussi, ce pays fait une meilleure impression qu'en Autriche où tout respire la pauvreté et la misère. Les maisons ressemblent un peu à celles de Hollande et sont plus belles qu'en Autriche. Au total, j'ai fait maintenant 1 500 km et par suite, je me trouve environ à mi-chemin entre Leyde et Constantinople. À partir d'ici, je ne noterai plus les distances, car à Constantinople, j'aurai fait environ 2 000 km. En écrivant, une paysanne que nous ne connaissons pas, nous apporte du pain et du lait. Ainsi, ce premier jour n'est pas mauvais.

Trois semaines de passées. Lundi, 28 sept. 1931. Maribor.

La première impression que j'avais de mon camarade semble être exacte ; ces 50 marks qu'il prétendait avoir en poche, n'existent que dans son imagination, car il n'a même pas 2 schillings. Je lui proposai d'aller un petit bout de chemin par le train, mais alors voilà qu'il n'avait pas d'argent. Cela ne faisait rien et nous poursuivions notre route à pied, lorsqu'en cours de route nous trouvons une auto de luxe et vraiment, quelle chance, l'après-midi à 4 h nous étions à Maribor. Tandis qu'en cours de route, j'examine ma carte pour voir par quelle route poursuivre notre voyage l'autre me regarde stupéfait et dit : tu es bien fou. Veux-tu quitter [Maribor pour] Thij [Ptuj ?] ou Carkove [Čakovec ?] tout de suite ? « Oui, dis-je, car maintenant il nous faut faire le chemin de Maribor à Constantinople. Ce n'est pas encore le temps de chercher une couchette, donc nous pouvons avancer encore un peu et peut-être nous trouverons de nouveau une auto. » Il ne voulait pas et il est resté à Maribor pour voir la ville. Je lui ai dit adieu et je m'en suis allé tout seul. Car, si tu veux regarder chaque ville, il faut des années pour atteindre le but. Voilà la différence entre nous ; lui, il voulait voir beaucoup de choses. Pourtant je n'ai pas mes yeux dans la poche, mais je suis d'opinion que les plus belles choses ne se trouvent certainement pas dans les villes, qui sont toutes dominées par la classe dominante. Ainsi, je me trouve ici en dehors de Maribor, près d'un passage à niveau pour attraper la première auto qui devra s'arrêter là. Je suis heureux d'être seul et de pouvoir poursuivre mon chemin aussi vite que possible. Maribor est une ville d'environ 30 000 habitants, près de la frontière autrichienne. J'ai vu beaucoup de soldats : ils sont habillés un peu comme ceux de la Hollande. La langue ici, on ne la comprend presque pas. Je sais demander à manger et à boire, on m'a appris cela en Autriche. La monnaie, c'est le « dinar », environ une pièce de dix cents chez nous. Je compte ne pas changer mon mark et les 5 schillings autrichiens que je possède, car j'espère traverser encore ce pays avant la fin de la semaine.

4^e semaine : mardi, 29 sept. 1931. Ptuj.

Toute la distance de 26 km jusqu'à Ptuj, j'ai dû la faire à pied, car je n'ai pas trouvé d'auto. Cet après-midi, tout près de Ptuj, j'ai été arrêté par des policiers, mais le maire ayant vérifié tout de suite mes papiers, on m'a laissé m'en aller. Ensuite, j'ai rencontré une belle eau claire où j'ai eu beaucoup de plaisir à nager. L'eau est aussi froide qu'en Hollande, mais c'était délicieux pourtant. Pour me reposer des marches que je fais, j'aimerais bien plonger de temps en temps dans l'eau. Ici en Yougoslavie, on voit beaucoup de femmes et d'enfants au travail. Des enfants de 7-10 ans sont au labour à côté des adultes et mènent de grandes charrues. Les paysans ont dans la plupart des cas beaucoup d'enfants qu'on voit marcher à quatre pattes dans les enclos ou bien jouer dans les champs. Également, j'ai déjà bu du vin deux fois, que je prenais pour une sorte de limonade,

mais je m'étais trompé. Les paysans font tous du vin, de raisins ou de pommes je crois, ce qu'ils appellent du « mousseux ». C'est bien frais à boire, mais je n'en veux plus, car ça ne m'a pas fait du bien. Le peuple n'est pas très instruit ici, mais très gai. Partout, dans les champs et les maisons, on entend chanter, ce qui veut dire quelque chose dans ces temps misérables. Car également ici, le paysan a ses difficultés et il peut se maintenir seulement parce qu'il n'a pas tant de dépenses et qu'il fait tout lui-même. Le pain est souvent fait de maïs (on mange également du maïs cuit), et les paysans le récoltent et le préparent eux-mêmes. Cette nuit, j'ai dormi chez un gros paysan, dans le foin, et il m'a encore donné quelque chose à manger. C'est typique de voir travailler les femmes comme journalières chez les gros paysans ; elles prennent leurs repas de midi ensemble avec les journaliers au « restaurant » ou chez le paysan. Maintenant, je fais route vers Osijek à une distance de 150 km d'ici et de là j'irai à Belgrade (Serbie), qui forme une unité avec la Yougoslavie et est gouverné par un roi, dont tu trouves la tête sur l'argent, de même que chez nous Wilhelmine. Après Belgrade, j'irai à Sofia (Bulgarie), et ensuite Andrinople avec Constantinople, qui sont en Turquie. Si possible, je compte aller un peu vers la gauche, à Tiflis (Russie), mais je ne crois pas que cela sera possible. En relisant mon journal, je suis d'opinion qu'il me fallait mieux écrire, car c'est triste à voir. Voilà donc ce que je me pose comme tâche : faire mon rapport chaque jour et écrire un peu mieux. D'abord j'ai mal écrit avec intention, pour le cas où la police s'emparerait de mon journal (ce qui a eu lieu déjà) et qu'ils ne puissent rien y comprendre. Mais c'est du non-sens, il faut pouvoir se lire soi-même.

Varaždin. Mercredi, 30 sept. 1931.

À part ma décision d'écrire mieux, j'en ai encore pris une autre : celle de mieux régler mes jours, le temps des marches, des repas, etc. Après avoir bien examiné ce matin mon plan de voyage, je suis arrivé à la conclusion que je n'ai besoin d'arriver chez moi que fin mai ou commencement juin. Je verrai alors, si je prendrai part ou non au concours de la traversée de la Manche. Pourtant, j'aurai soin de ne pas me surmener par des marches forcées et de faire de la natation tous les jours, si cela est possible. Ensuite, je mangerai le matin avant 9 heures et l'après-midi à midi et cinq heures. Je ne veux plus manger toute la journée ; avec un peu d'attention, on pourra bien changer cela. Également, je ferai chaque jour en sorte de marcher 30 à 35 km, 17 avant midi et 17 après. Il commence à faire plus chaud par ici et on s'aperçoit qu'on s'approche de l'Orient. À Varaždin, où j'ai pris un bon repas dans un petit restaurant, j'ai trouvé quelqu'un qui m'a donné 10 dinars sans autre forme de procès. Il faut dire que le dinar ne vaut pas grand'chose, 8,4 cents hollandais seulement. Je me mets en route vers Osijek maintenant. C'est à peu près 120 km de marche, donc trois jours. Il est inutile de compter, ici en Yougoslavie, sur le passage des autos. En premier lieu, il n'y en a presque pas et ensuite elles ne s'arrêtent pas. Bien que ce soit l'été, les nuits sont très froides. Le matin, tout est couvert d'une épaisse rosée et ça prend quelques heures avant que le soleil flamboyant l'ait emporté sur les dernières gouttes de rosée. Je veux mentionner ici que le manger ressemble beaucoup à celui de la Hollande. Il est vrai qu'en Allemagne, en Autriche, le manger est assez bon, mais on t'y donne l'après-midi souvent des boules chaudes composées de farine et de viande et qui doivent remplacer les pommes de terre. Tandis qu'ici on mange des pommes de terre avec des légumes et de la graisse, ce qui est d'un goût excellent. Je cherche maintenant une couchette ici dans le village et me trouve à une distance de 12 km de Varaždin.

Jeudi, 1^{er} octobre 1931. Durdevac.

Hier soir, j'ai aidé pendant une heure le paysan chez qui j'ai passé la nuit à ôter les feuilles du maïs, qui sont mangées par les vaches, de sorte que la plante entière est utilisée. Toute la famille était à l'œuvre une bonne partie du soir. Même après avoir mangé – car ils m'ont fait manger avec eux – ils se mettaient encore au travail. Mais moi, je suis allé me coucher. Assis au grenier, je regardais la lune par la fenêtre. Et par cette vue, la nuit se faisait dans ma mémoire.

Une nuit où j'étais allé à pied toute la distance de Portershaven à (illisible), tout autour de moi était silencieux, tout comme dans le Westland, qui ressemble au paysage d'ici, mais ici, c'est encore plus riche. Ce matin, j'ai cherché du travail chez quelques paysans une nouvelle fois, comme

il y avait de grandes piles de pierres sur les champs et que plusieurs autres étaient déjà au travail. Mais il n'y avait rien pour moi, étant donné que les paysans font tout eux-mêmes. Je remarque qu'ici les maçons emploient la truelle ; ils sont beaucoup plus lents que chez nous, mais les pierres sont beaucoup plus grandes. Également dans les champs, on travaille d'une façon différente de la nôtre. Par exemple, dans l'arrachage des pommes de terre, on n'emploie pas la fourche à trois dents, mais on les déterre à la bêche, ce qui me semble beaucoup plus dur, de même que la maçonnerie. La fourche, on ne la voit presque pas ici. Pourtant, j'ai vu une fois une grande installation de machine à récolter, comme je n'en avais pas encore vue, sauf près de Coblenze en Allemagne. Le transport du sable, du gravier, etc. se fait de la même manière que chez nous avec cette différence que les bennes sont entièrement automatiques et se meuvent le long de grands fils d'une longueur de plusieurs kil. C'est tout des exploitations moyennes, tant dans l'industrie que dans l'agriculture. Tout cela me rappelle la basse-cour que nous avions voulu exploiter dans le temps ; car on voit ici beaucoup de poules, etc. C'est bien avantageux si l'on peut tout faire soi-même, mais à mon opinion la production communiste me semble toujours préférable. Ainsi, je suis assis sur le bord de la route et devant moi, je vois un petit gars qui reçoit une gifle de son père pour n'avoir pas bien mené deux chevaux et deux vaches tirant la charrue. Imaginez-vous, un petit gars de 8 ans qui doit travailler toute la journée à un travail aussi dur que de mener une charrue avec triple attelage. C'est quelque chose. Ainsi, nous voyons partout l'exploitation, qu'elle se fasse par les riches ou par les pauvres. Ils n'ont pas d'autres moyens et ce n'est que le grand capitalisme qui en est responsable. Seule la lutte qui doit venir, changera tout ça. Je m'en vais, car je viens de trouver un camion qui me fera faire quelque 20 km de Ludbreg à Koprivnica. J'ai encore oublié de mentionner qu'ici, souvent des vaches sont attelées aux charrettes. Pas beaucoup de chevaux, je pense qu'ils sont trop chers pour le peu de travail qu'on a ici. Constamment on voit des paysans conduisant leurs vaches par la tête. Les routes sont fort mauvaises et chaque auto qui passe lève une bande de poussière d'un kilomètre au moins. Mais heureusement il n'y a pas trop de trafic, et ça vaut mieux comme cela.

Vendredi, 2 octobre 1931.

À Durdevac, j'ai trouvé un brave homme de paysan chez qui j'ai bien dormi et mangé. J'ai eu également une discussion avec un étudiant en philosophie qui passait ses vacances chez lui. Il étudiait à Zagreb. Lorsqu'il me demanda à brûle-pourpoint de quelle tendance j'étais, l'idée me vint de lui dire « communiste » pour voir ce qu'il dirait. Mais il remarqua seulement qu'on était très sévère ici et qu'il fallait faire attention, pour ne pas être mis à l'ombre.

Également j'ai trouvé un cordonnier qui a réparé mon sac déchiré. Il l'a bien fait de même que mes bottes. Je lui ai promis de lui envoyer une carte. Entre autres, il expliquait qu'ici il y avait une dictature militaire et que les réunions et la liberté de la presse ne comptent pas pour grand chose. Entre-temps, j'ai découvert que Osijek est beaucoup plus loin que je ne le pensais et ça prendra encore quelques jours d'y aller pour prendre la grande route de Belgrade.

Enfin, je sais comment les paysans prennent à bail leurs fermes. Le dernier paysan m'a dit qu'ici la terre est sous le contrôle du gouvernement ou d'une commission gouvernementale et que les contrats ont une durée de quelques années. Voilà l'explication des nombreuses exploitations moyennes qu'on trouve. C'est la même chose chez nous dans le Haarlemmermeer (dans les polders pris sur la mer).

Perewa [?], Stedionica [?], Werowica [?], Virowitra [?], Virovitica : samedi, 3 oct. 1931.

Je vois déjà de loin que Virokeu [?] est une petite ville industrielle par le grand nombre de cheminées. À Virovitica, j'ai mis à la boîte une carte pour mon frère Pierre, à Voorhout. Également, j'ai acheté un harmonica, qui m'a coûté 10 dinars. Je n'en ai pas acheté un plus cher pour la première fois, car il sera tout de même bientôt faux et quand je saurai mieux jouer, je pourrai toujours en acheter un meilleur.

Ensuite je pense maintenant que j'ai encore acheté un morceau de savon qui du reste ne coûte que 1 dinar 1/2, qu'il me faudra bientôt changer mon mark ; heureusement, je n'ai pas encore

besoin de le faire et par suite il me reste mes 5 schillings, un dinar et mon mark. Ça va donc. J'ai vu ici un vrai marché de village. On y voyait tous ces petits paysans avec leurs produits, des œufs, des pommes de terre, et des fruits qu'ils vendaient. Seulement en Hollande, à Arnhem, j'ai vu un pareil marché. Maintenant que j'ai mon harmonica, je n'avance plus guère à cause de mes exercices : ce n'est pas encore grand'chose, mais ça viendra. Je me trouve à une distance de 15 km de Virovitica et j'ai trouvé une couchette chez un paysan du village C. Étant donné qu'on a ici demain une sorte de foire, les paysans sont assis hors de leurs maisons autour d'un feu de camp, rôtissant un petit cochon. On m'offre constamment à boire ce diable de « mousseux », cette espèce de vin ; mais je n'en veux plus. Par contre, je me donne à cœur joie de ces délicieuses petites pommes de terre.

Našice : dimanche, 4 octobre 1931.

En quittant mon paysan de Cabuna, il m'a donné encore un bon morceau de pain d'épice avec deux grappes de raisins et des pommes. Ça tombait bien. Il y a ici aujourd'hui une sorte de fête catholique qu'on célèbre chaque année le premier dimanche de la St-Michel. En quittant le village, on était en train de charpenter des tentes sur la place du marché. On m'a dit encore qu'ici, dans les villages, l'instruction obligatoire est de 4 années et dans les villes de 7 années. Et que les paysans ont à payer une forte somme pour leur terre chaque année.

Osijek : lundi, 5 octobre 1931.

Si j'ai autant à marcher en Bulgarie que jusqu'ici en Europe, mon plan de voyage ne cadrera pas avec mes projets. Et comme je veux être de retour en Hollande vers le printemps, je ne pourrai probablement pas aller jusqu'à Constantinople. Mais, d'autre part, à Constantinople, il doit y avoir pas mal de travail d'après ce qu'on dit ici généralement ; donc il se peut que j'y reste pendant quelques semaines. Mais en tout cas, je tâcherai d'être à Berlin le premier mai, pour assister encore une fois à la fête. J'ai rencontré ici de vrais Tziganes. Ils sont drôles à voir avec leurs habits. Je crois parfois qu'ils portent intentionnellement ces habits et ces pantalons déchirés. Je mentionne encore que dans la plupart des maisons des paysans il n'y a pas de plancher, mais ils marchent sur le sol durci. La maçonnerie hollandaise est le comble de la propreté auprès de celle qu'on voit ici.

Mardi, 6 octobre 1931, Nulhoven [?], Vukovar.

Ainsi, j'ai traversé ce matin Osijek et je me trouve sur la route qui mène à Vukovar à une distance d'environ 30 km d'ici. À Osijek, je me suis fait couper les cheveux et raser, ce qui m'a coûté 8 dinars, et y ai changé tout mon argent étranger dans une banque : 1 mark et 5 schillings. J'ai fait cela parce qu'il vaut mieux avoir la monnaie du dernier pays ; alors on sait mieux ce qu'on a et ce qu'on te donne dans l'autre pays. C'est typique ici que dans toutes les villes de quelque importance il y a un contrôle étroit sur l'importation. Sur toutes les routes qui mènent à la ville, on trouve des barrières, où tout doit s'arrêter. Je voyais également ici une grande troupe de soldats. En général, l'expression de leur visage différait beaucoup du son de la musique. En écrivant au bord de la route, je rencontre une auto de la société Singer qui allait à Vukovar, ce qui signifie une marche d'environ un jour, et ainsi je me trouve maintenant tout près du Danube où j'espère nager à cœur joie. On trouve beaucoup de noyers le long du chemin et je les ai délivrés autant que possible de leur fardeau. Au total, j'ai maintenant 38 dinars, dont je garde intact 3 billets de 10, tandis que les autres 8 disparaîtront bien encore dans le pays.

Mercredi, 7 octobre 1931, Sremska Mitrovica.

De jour en jour je trouve mon journal moins important et j'écris mon rapport journalier seulement parce que je me le suis proposé une fois. Je pense que j'aurai bien autre chose à dire quand je serai à destination. Ce matin, j'ai rencontré un Allemand qui me disait qu'à 15 km d'ici, dans une des grandes rues, on avait du travail pour moi. Mais je n'y vais pas, car on ne sait jamais ce que c'est. En outre, on travaille d'ici de 6 à 6 avec un casse-croûte d'une heure et demie ; ça fait donc 10 h 1/2 par jour à raison de 40 à 45 dinars, soit en monnaie hollandaise 3 fl. ou 3,50 fl.

Alors, je préfère aller un peu plus loin. Partout on trouve de quoi manger. Hier soir, j'avais quitté le village trop tard pour chercher un paysan. La nuit tombait déjà et alors les paysans sont très méfiants, surtout envers un type étranger tel que moi qui ne parle pas leur langue. Eh bien, je me mets de nouveau en route pour gagner le prochain village que je peux déjà voir, car le soleil montre à peine sa boule rouge. C'est très beau : ainsi que la mer qui nettoie tout, le soleil purifie tout avec ses rayons dorés, qui se reflètent sur mon papier, comme s'ils me disaient bonne nuit. Les paysans rentrent avec leurs charrettes pleines. Et donc je m'en vais aussi.

Jeudi, 8 octobre 1931. Ruma.

Ici, près de ce puits, je ferai mon rapport.

On voit beaucoup de puits le long des routes. C'est parce qu'on emploie beaucoup de chevaux qui sont abreuvés à ces puits. Je m'y laverai également les pieds. Non pas dans le puits, ça se comprend, mais à côté, dans la petite cuve qu'on peut vider quand on a fini. À peine fus-je prêt que quelques paysans se sont amenés vers moi et m'ont fait la « grande gueule ». Mais en voyant que je ne me laissais pas si facilement engueuler et chasser, ils s'en sont allés. Pourtant, le cœur me battait et je ne me sentais pas en sûreté. Bien que les paysans soient ici très gentils, il y a une grande différence avec l'Allemagne. Jamais on ne te donne quelque chose avec le pain, mais toujours du pain sec, ce que, du reste, ils mangent également eux-mêmes. Je me trouve maintenant à une distance de 70 km de Belgrade et par suite je compte arriver en Serbie la semaine prochaine. La langue est la même et le peuple doit être à moitié sauvage. Même on m'a dit que près de la frontière bulgare il y aurait des bandes de brigands. Enfin, je ne suis pas si craintif et ça peut venir en Europe aussi, mais je n'y crois pas trop. Du reste, je m'habitue peu à peu à voyager et en général mon humeur est bonne. Pourtant tout ne va pas si bien qu'auparavant, car ici tout le monde est pauvre et j'apprends à me contenter de moins. En marchant, je continue à m'exercer sur l'harmonica. Ça ne va pas encore maintenant, mais je ferai de mon mieux. De temps en temps je pense à ce concours de natation et je tâcherai d'y prendre part. J'ai également l'intention de commencer avec cela (avec le prix) quelque chose, et même, s'il le faut, sans cela. En tout cas, quand je serai en Hollande, puisqu'il me sera impossible de trouver quelque travail, il me faudra en créer. Donc le mot d'ordre est : le premier mai à Berlin et ensuite de retour en Hollande. Mais maintenant je poursuis ma route, autrement, je n'arriverai jamais à Ruma. Mes pieds sont tout ragailardis par l'eau et le soleil. Mais il faut dire qu'ici le temps est toujours beau, tandis que chez nous, il fait déjà assez froid. Je vais boire encore un peu d'eau et ensuite je me mets en route, en chantant ou en jouant une chanson « En avant, c'est notre mot d'ordre, liberté ou la mort » ; ici on ne sait pas ce que ça veut dire et s'ils le savent, ça ne fait rien. Mais bien d'autres chansons, telle que l'Internationale, je ne sais pas encore les jouer.

Vendredi, 9 octobre 1931.

Il me faut avouer que l'annotation jour après jour de ce qui se passe a quelque chose de bon, bien que je ne trouve pas cela très intéressant. Jusqu'ici je n'ai écrit qu'automatiquement, sans y penser. Mais je veux améliorer cela. Je veux motiver aussi pour quelles raisons je veux être de retour fin mai. C'est pour deux raisons : premièrement, parce qu'alors les dettes en Hollande et en France seront réglées et que j'aurai 30 à 40 fl. pour moi-même. Deuxièmement, parce que ce sera le printemps et le temps sera meilleur. Je compte écrire en Hollande dans la première grande ville en Turquie, Andrinople. Peut-être je mettrai quelques cartes à la boîte à Belgrade. On trouve ici beaucoup de gens en « Wanderschaft » et même j'ai vu des couples et des bandes de plusieurs hommes et femmes. C'est bien triste. Souvent, on me propose d'aller à deux, mais j'aime mieux rester seul et indépendant, car je crains que mon plan de voyage n'en souffre trop. Le stock de linge est à peu près épuisé et j'aurai à le laver à la première occasion. Hier, j'ai mis ma dernière chemise. Mon journal me manque fort et souvent je pense : comment les choses seront-elles en Europe ? Hier, j'ai dû chercher longtemps à Ruma pour avoir une couchette et j'ai donc décidé de ne plus visiter une ville le soir, mais de rester dans les villages où cela va plus facilement.

En éprouvant toutes ces difficultés, on veut renforcer en soi-même la lutte contre cette société et ses dominateurs. Mais souvent on rencontre de petits événements qui révèlent la bonté des hommes, ce qui te fait penser : « Tu n'as donc pas donné pour rien », et ici je veux en raconter quelque chose. Un jour, je fis un bout de chemin sur une charrette qui n'avancait que tout doucement. J'étais assis en arrière avec mon sac à côté. En cours de route, nous dépassons une vieille femme avec son sac plein de provisions et également un pain sous le bras. À peine m'avait-elle vu avec mon sac qu'elle pense : « Il est sans doute en voyage », coupe un morceau de son pain et me le donne. Ça faisait du bien à mon âme de vagabond. Par hasard, j'avais une paire de souliers qui étaient trop petits pour moi et je lui demandais si elle pouvait les utiliser. Malheureusement, elle ne pouvait rien en faire. Un peu plus tard, c'était à l'heure de la sortie des écoles, deux gars grimpent sur la charrette, qui était alors toute occupée. D'autres suivent, mais l'un après l'autre, se trouvent fatigués. Toutefois, un seul, un petit gars de six ans environ, ne démord pas et je le hisse sur la charrette. Il était encore loin de chez lui et c'est pourquoi il ne voulait pas abandonner l'occasion. Et ça, c'est vrai, on peut aimer les enfants. Parmi les enfants, on rencontre parfois des types qui te disent que tout va être mieux dans le monde. Cela se reflète pour ainsi dire dans leurs yeux. Et ce refrain « Nous sommes la jeune garde du prolétariat » sonne pour eux tous, car en effet, ils sont cela. En sautant en bas de la charrette, pour prendre un chemin de traverse, il me faisait adieu de la main ! Pourtant, je n'avais presque pas parlé avec lui, mais j'aime mieux cette façon de saluer que ce geste automatique de porter la main à la casquette, ou bien comme on le fait en Hollande, où l'on se salue en disant « Goede Morgen ». Ici, on dit « Jobardardar » et en Allemagne et en Autriche « Servus ». Il y a encore de ces faits ; par exemple un cordonnier qu'on regarde travailler et qui, tout d'un coup, te demande : « Veux-tu que je répare tes bottes ? » ou encore, comme ce matin, au début quelques maisons, mais rien à faire, et puis, chez un petit paysan, du pain et du café à discrétion. Voilà ce qui est typique pour l'homme. Nous n'avons pas besoin de chercher une occasion pour faire du bien. Nous ne le faisons que lorsque la situation se présente, non pas par philanthropie, mais parce que c'est bon tout simplement, et parce que le moment, les circonstances, nous ont fait ainsi. Pas comme fait le beau monde, chercher des lieux où l'on pourra faire du bien, c'est répugnant. Non seulement celui qui reçoit, mais également celui qui donne peut être heureux, sans qu'on le remercie. On en est toujours heureux et reconnaissant envers soi-même. Je crois que chez les hommes qui n'éprouvent plus cela, c'est la dégénérescence qui se fait sentir. Il y a tant d'hommes ici qui parlent toujours avec mépris de tout ce qu'on leur donne. Et pourtant, je suis convaincu qu'il est plus facile de donner que de recevoir.

Je serai bien content quand ce voyage sera fini. La route que je suis en ce moment ressemble beaucoup à celle de Leyde à Rotterdam, celle par Zoetermeer. Elle fait beaucoup de courbes, de sorte qu'on fait un grand détour. Tous les villages sont situés sur ce diable de chemin tortueux. On s'étonne vraiment qu'il ne passe pas par Rome.

On voit ensuite que les militaires jouent le premier rôle ici. Voilà deux fois que ces filous m'ont arrêté. Il faut déballer tout et ils ne comprennent guère que mon passeport n'ait pas été visé à la frontière. Il faut que je me procure des permis dorénavant, même s'il ne faut que prendre le train d'un bout à l'autre du pays, car cela semble nécessaire. Ce qui me frappe, c'est que bien souvent, ces gens et ces paysans me demandent si je suis étudiant ou instituteur ou quelque chose de pareil, ou encore si je viens de l'université. À leurs yeux, je dois être une forte tête. On s'aperçoit bien ici qu'on approche de la Turquie, tout le monde porte de ces chapeaux hauts, qui ressemblent à des chapeaux à la Napoléon. Aussi s'étonnent-ils que je ne porte rien sur la tête. Cet après-midi, j'ai raté un repas chaud, mais j'ai eu du pain, du lard et du fromage, et j'en ai assez jusqu'à demain.

C'est que la plupart des paysans n'ont pas le temps de faire la cuisine à cause de la récolte. Je veux mentionner que bien des paysans ont la mauvaise habitude d'avoir des chiens de garde. Ainsi, cet après-midi, un de ces chiens m'a mordu dans le pantalon, heureusement, il ne l'a pas déchiré, car il me faut ménager un peu mes vêtements. Mes souliers sont excellents, et bien des fois, les gens disent : « Va, avec ces bottes-là, tu peux marcher encore jusqu'en Hollande. » Seulement, elles sont très lourdes et me font mal après avoir marché toute la journée. Sans doute mes pieds doivent encore s'accoutumer à de si lourdes bottes.

Samedi 10 octobre 1931, Belgrade.

Déjà chez le premier paysan, où j'ai demandé à coucher, la chance m'a souri. On me donnait deux couvertures et même un oreiller ; le soir, on m'a donné à manger à leur table, et le lendemain matin, du pain et du fromage. Généralement, je me lève de bonne heure. À cinq kilomètres de Belgrade, j'ai vu un grand camp d'aviation, où descendaient beaucoup d'avions. J'ai vu également une école pour marins. Donc, il y a bien une flotte, me disais-je. J'ai eu une fois de plus un déjeuner excellent. Du potage de haricots blancs, chez un charron. Ensuite, j'ai pris le bateau (pour deux dinars) pour traverser le Danube. Vue du bateau, Belgrade est magnifique, car la ville est située sur la pente d'une montagne. Sur le bateau, je fus abordé par un monsieur qui voulait m'amener au consulat hollandais à Belgrade, mais je l'ai envoyé promener. À Belgrade, j'ai mis à la poste deux cartes pour la famille Vink, afin qu'on sache où je me trouve. Ce qui me frappait au bureau de postes, c'est qu'on y est servi par des fonctionnaires féminins. Après Zagreb, Belgrade est la grande ville de la Yougoslavie et compte 200 000 habitants. J'y ai rencontré encore des gens qui m'ont offert du travail : décharger un bateau, ce qui me donne environ 60 à 70 dinars, donc je l'accepterai.

Dimanche 11 octobre 1931. Cuprija.

Le travail n'a pas marché, car le bateau n'était pas encore arrivé, et je n'avais pas le temps d'attendre. J'ai eu l'avantage de trouver un camion qui m'a porté 50 kilomètres vers Cuprija, après quoi, il ne me reste, avant d'arriver à Sofia, que la ville de Nis. Déduction faite de quelques dépenses, il me reste maintenant encore 29 dinars. Malheureusement, j'ai manqué l'occasion de nager dans le Danube, mais j'espère que son affluent, la Morava, traverse également Nis. On se demandera peut-être d'où vient que je sache à l'avance les villes où je dois passer ? C'est parce que j'ai noté à Berchtesgaden et à Klagenfurt, d'après une grande carte au service des automobilistes, tous les points importants de la grande route vers Constantinople. Ainsi, il est facile à tenir le bon chemin. Les gens portent ici une singulière espèce de souliers (des souliers turcs ou orientaux, je pense) par lesquels l'air peut passer. Ils ont l'air de petits vaisseaux avec des pointes relevées, comme on les voit sur les lacs italiens ou à Venise.

Lundi, 12 octobre 1931, 5^e semaine.

Hier soir, j'ai vite trouvé un paysan qui était vraiment trop gentil pour moi. Je voulais me coucher dans le foin, mais rien à faire, je devais entrer et dormir sur une paille ou dans un lit. Pourtant, je n'ai pas beaucoup dormi, car je crevais du gratouillement des piqûres d'insectes. C'était à cause des fourmis, car hier j'ai été assis plus d'une heure sur une fourmilière. Mais je crois cependant que le lit n'était pas tout à fait propre. Aussi suis-je en ce moment tout « chose ». Cela vient sans doute de l'eau dont j'ai bu une bonne quantité hier par la chaleur. Ce matin, j'ai trouvé une auto avec laquelle j'ai fait 30 km. Donc, je peux me reposer un peu et je n'ai pas besoin de marcher beaucoup.

Mardi, 13 octobre 1931. Nis.

Ce matin, je me sentais déjà mieux et à midi j'ai bien mangé. J'ai passé la nuit dans une meule de foin et j'y ai bougrement bien dormi. D'après mes calculs, ce carnet sera plein à Constantinople ou à peu près et alors je l'enverrai en Hollande en même temps qu'une lettre, et j'en commencerai un autre. Mais je vais rendre plus court mon rapport. Autrement, ça devient trop prolix et ensuite ce n'est pas grand'chose. Donc jusqu'à Constantinople, je n'emploierai qu'une seule page par jour. Je me suis lavé épatamment dans un petit ruisseau, où j'ai également fait ma lessive, donc j'ai du linge frais pour aller à Constantinople. On voit beaucoup de Tziganes ici. Ce soir j'ai vite trouvé un paysan chez qui j'ai dormi.

Mercredi, 14 octobre 1931.

Après mûre réflexion, j'ai pris une décision importante. J'ai le choix entre deux choses : ou bien poursuivre mon voyage, ou bien prendre part à ce concours de natation. On ne peut pas faire deux choses à la fois. Donc, j'ai décidé de retourner et de commencer mon training. Et je m'étais proposé d'aller en Chine et à Tiflis, ce qui est la Russie. Maintenant que je n'irai pas si loin, je tâcherai

d'atteindre Odessa et Ryeo [Kiev ?]. Je ferai une tentative pour franchir en secret la frontière russe. Maintenant, il me faut tâcher en premier lieu de traverser la Bulgarie ; c'est pour le moment le plus important. J'écrirai en Hollande de Roumanie. Je prendrai, le plus probablement, mon retour par Budapest, Vienne, Prague, Leipzig, Magdeburg, pour venir en Hollande, où je compte aller à 's-Hertogenbosch (Bois-le-Duc), avant d'aller à Leyde. Ensuite, j'ai délicieusement plongé dans un grand ruisseau, aujourd'hui. Je vais tâcher d'être en Russie lors de la célébration de la Révolution, qui se tient du 7 au 14 novembre à ce que je pense. C'est drôle que j'aie pris tout à coup cette décision, mais il arrive parfois qu'on réfléchit plus profondément sur quelque chose et que l'on prend une décision. Maintenant, je me dirige directement vers Bucarest, la capitale de la Roumanie, où je suis tout près de la Russie. J'ai également trouvé un paysan, pour dormir ; il est en train d'abattre un porc. De temps à autre il me regarde, comme s'il voulait dire : voilà encore un étudiant, celui-là, avec ses écritures. Mais il me donne bien à bouffer, donc il n'est pas si méchant que ça.

Jeudi 15 octobre 1931.

Il est certain que je veux rentrer aussitôt que possible, car chaque fois l'idée me vient de ne pas aller en Russie. Il se peut que je ne réussisse pas, et alors j'aurai perdu quelques semaines pour rien. Donc, j'ai décidé de retourner à mon aise et de revenir en Hollande vers la fin du mois de décembre. En Hongrie, j'écrirai aux amis en Hollande. Ce matin, j'ai adressé une lettre à un Hollandais, à Calais, pour voir s'il y a du travail pour moi. Contrairement à mon dessein je vais à Budapest et ensuite à Vienne, au lieu d'aller à Bucarest.

Vendredi 16 octobre 1931.

J'avais pu avoir du travail ici. Casser des grandes pierres en morceaux, 10 dinars le mètre cube. D'abord, je l'ai accepté, mais comme le dortoir, où vingt hommes devaient passer la nuit, me paraissait peu propre, je me suis congédié. Je tiendrai au courant mon journal quelques jours encore seulement, car il n'est pas nécessaire de décrire le retour. En Hongrie, je l'enverrai en Hollande, et alors, ce sera fini. Si je rencontre un copain sur le retour, je l'accompagnerai, car je ne suis plus pressé maintenant. J'ai calculé que je peux mettre 10 semaines à faire la route.

Dimanche 18 octobre 1931.

Quel temps affreux il faisait vendredi. Le soir, j'étais tout mouillé, car il n'y avait point d'abri. Je me suis rendu directement à une auberge, où j'ai passé la nuit à raison de 5 dinars. Le lendemain, les soldats m'ont arrêté, mais j'ai bien mangé chez eux et j'y ai séché mes vêtements. Après y avoir passé le samedi, dans leur caserne, ensemble avec trois autres prisonniers, on m'a donné le visa et j'ai pu m'en aller. Donc, ils ne m'ont pas retenu longtemps. Les autres prisonniers me racontaient qu'à Nis, il y a une grande prison où se trouvaient en ce moment 5 à 6 000 prisonniers, dont un grand nombre de communistes. Maintenant, je vais à Negotin et un peu plus loin je traverserai le Danube pour entrer en Hongrie. Je vais vite écrire une lettre en Hollande. Cet après-midi, un groupe de paysans m'arrêta sur le chemin et ils me demandèrent ma légitimation. Mais sachant que tout était en règle, je leur donnais « la grande gueule » et finissais par leur demander leurs papiers. Naturellement, ils ne les avaient pas et, au grand plaisir des autres villageois, je les ai laissés là ébahis et m'en suis allé. Parmi les Bohémiens on trouve vraiment des hommes conscients. Je veux mentionner ici combien triste et seul je me sens, sur le retour. C'est comme si on était saisi d'une insensibilité. J'arrête ici mon rapport, car dans l'auberge les paysans font un tapage assourdissant.

6^e semaine : lundi, 19 octobre 1931, Negotin.

Me voici à 10 km de Negotin sur la rive du Danube. Mais il me faut encore marcher au moins 20 km le long du fleuve. Il est très large ici, et le chemin est juste à côté, ce qui donne une belle vue. Je découvre, maintenant seulement, qu'ici, en Serbie, on peut dormir dans presque toutes les auberges à peu près pour rien. Cet après-midi, j'ai rencontré un drôle de pistolet, un Macédonien (?) je crois. Mais diable, à quelle allure marchait-il ? Pourtant je marche assez vite moi-même, mais j'avais grand'peine à marcher de pair avec lui.

Kladovo ; mardi, 20 octobre 1931.

Hier soir à l'auberge, il y avait un paysan qui a payé ma chambre à l'aubergiste. J'ai causé avec les paysans sur leur travail ; ici également ils voudraient s'emparer des grandes exploitations.

Mercredi, 21 octobre 1931.

Ainsi je rencontrais hier de nouveau un agent zélé de la police de la région, qui m'a emmené sous prétexte que mon passeport n'était pas en règle. Par suite, j'ai passé la nuit au bureau de police et je ne sais pas encore si on me remettra en liberté ce jour-ci. Mais en tout cas, ils ne peuvent rien contre moi. Ainsi, ce matin j'ai fait une promenade en ville, où j'ai visité un barbier. J'ai fait également réparer mes souliers et mettre des fers. Il me reste encore 24 dinars dont il me faudra dépenser 4 pour traverser en bateau le Danube, de sorte que j'aurai encore 20 dinars. Après avoir eu encore le temps d'écrire une partie de ma lettre en Hollande et de laver quelques pièces de linge, j'ai été remis en liberté. J'ai encore fait un effort pour nager dans le Danube, mais ça n'allait pas, l'eau étant trop froide. Ce Danube signifie en plus un accroc à mes projets, car ici, à Kladovo, la traversée coûte 10 dinars au lieu de 4, ce qui est trop cher pour moi. Dans le village Petrovac, j'ai trouvé une bonne auberge, où je vais passer la nuit.

Jeudi, 22 octobre 1931.

Ma crainte s'est vraiment réalisée. Lorsque ce matin, j'avais traversé le Danube sur une barque à raison de 5 dinars, la douane m'a nettement renvoyé, car je devais avoir d'abord un visa pour ce pays. C'était un sale coup, étant donné qu'il me faut maintenant faire un bon bout de chemin à pied à travers la Yougoslavie pour retourner à Budapest, et encore j'ai dépensé mes 5 dinars pour rien. En me promenant le long du quai, j'ai eu bonne chance et on m'a invité à bord d'un remorqueur qui était sur le point de partir pour Belgrade. Cela prend 4 à 5 jours, car nous devons traîner à la remorque trois bateaux de charbon. La nourriture est bonne, donc ça ira. On m'a donné quelques livres allemands pour lire et je peux profiter de l'occasion pour réviser un peu mon journal. C'est un beau voyage à travers les montagnes.

Vendredi, 23 octobre 1931.

J'ai très bien dormi sur le bateau. On me traite un peu comme un hôte et ça tombe très bien. Je compte être à Belgrade samedi. Heureusement j'ai trouvé ici un garçon qui sait l'allemand, et donc j'ai à qui parler. Je viens d'apprendre que la Chine et le Japon font la guerre pour la Mandchourie. J'ai relu mon journal, mais parfois c'est difficile à lire. Je l'expédierai en Hollande, en même temps qu'une lettre. Il me faudra bien encore une semaine avant que j'arrive en Hongrie. Je veux seulement observer que je n'ai rien vu de cette prétendue sauvagerie en Serbie. Mon harmonica s'est cassé par le cahotement sur un camion et je l'ai jeté. Je ne savais pas encore bien m'en servir et je n'en achèterai pas d'autre.

Samedi, 24 octobre 1931, Belgrade.

À Belgrade, je me suis rendu chez le consul hongrois ; il m'a donné un visa qui me permet de rester deux mois en Hongrie. Donc, je vais envoyer ce journal en Hollande d'ici, ensemble avec une lettre, tandis que je peux recevoir à Budapest des lettres poste restante de la Hollande. Je veux conclure mon journal par une courte conclusion finale.

Conclusion finale :

En parcourant ce journal, on pourrait avoir l'impression, de prime abord, que cette manière de voyager est très difficile. C'est vrai, à un certain degré, et ma grande faute a été de n'avoir pas de cartes ou de photos sur moi pour pouvoir vivre un peu plus à l'aise. Lorsqu'on se trouve, comme moi à présent soit en Serbie ou en Autriche, etc. et que l'on a quelque chose à vendre sur soi, c'est toujours mieux. Cependant je m'approche joliment de l'Allemagne et là on n'a pas besoin d'avoir des soucis étant donné qu'on peut y voyager bien et à son aise.

24 octobre 1931
M. v. d. LUBBE